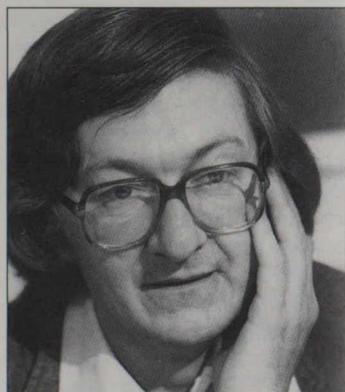


■ **« Rêves d'empire ».** On parlait du Canada dès le VI^e siècle : Saint Brendan et ses moines auraient visité vers 560 des « terres merveilleuses » dans l'Atlantique. De là à penser qu'ils auraient découvert l'Amérique, il n'y a qu'un pas. Même chose pour le « récit des Groenlandais », épopée de l'an 1200 qui relate le voyage de Leifr Eiriksson au pays du Vinland. Le Canada, terre d'empire, terre de phantasmes et d'évasion, d'Indiens, de froid et de problèmes, est le sujet de très nombreux documents, cartes, manuscrits, édits, peintures, sans compter les sceaux et les médailles. Le Canada d'avant 1700 n'est pas un inconnu et c'est ce que montrent bien les Archives publiques du Canada. Elles ont sorti des bibliothèques jalouses toutes les preuves d'un passé « antérieur » réunies en une exposition itinérante et un catalogue, premier volume d'un grand projet : les « Documents de notre histoire ». Le livre « Rêves d'empire » retrace l'histoire canadienne, des premiers peuplements à la fondation de la Louisiane et au traité de paix des Cinq nations (1701) qui devait en principe assurer la tranquillité de la petite colonie francophone et même française. Chaque chapitre de l'ouvrage est introduit par un bref résumé historique et complété par les illustrations en couleur des documents d'archives, où l'on trouve de belles cartes géographiques et des morceaux savoureux, comme cette remarque de Champlain sur les Algonquins, qu'il appelle « Cheveux-relevez, pour les avoir fort relevés et agencés, et mieux peignés que nos courtisans ». « Rêves d'empire », 388 pages, Ottawa 1982.

■ **Julien Bigras.** Pamphlet indirect contre la psychanalyse ou leçon de modestie ? Le dernier livre de Julien Bigras, psychanalyste québécois, raconte avec franchise et peut-être impudeur l'histoire d'une analyse manquée, celle de Marie, à cause d'une analyse réussie, la sienne. Bigras était censé soigner Marie, une sang-mêlée d'origine iroquoise. Traumatisée

dès l'enfance par la folie de sa mère, elle s'est exclue de la société des humains pour s'intégrer au monde animal et, bien que mère de famille, elle vit en funambule entre devoir social et instinct sauvage. Bigras glisse rapidement de la fascination à l'amour fou. Il se laisse envahir par son délire et part à la recherche de son propre inconscient. Il découvre alors en lui un être violent et brutal, capable de mordre son fils ou de se jeter sur la fille de son meilleur ami. Il raconte par le menu cette descente aux enfers qui le laisse, pauvre Mr. Hyde, couvert de honte et d'opprobre. Pour s'accepter, il se plonge dans les grimoires : les tares de sa famille lui permettront d'expliquer sa propre déviance et de se retrou-



Julien Bigras.

ver... guéri. Et Marie ? A la fois sorcière et victime, elle est la confidente, la complice, et la... psychanalyste du narrateur. On ne saura jamais vraiment ce qu'elle pense de l'évolution de son thérapeute, ni si elle a pu finalement guérir, elle aussi. *Julien Bigras, Ma vie, ma folie, 214 pages, Editions Mazarine (Paris) et Editions du Boréal Express pour l'édition canadienne.*

■ **Anticosti.** Comme une grosse baleine, l'île d'Anticosti paraît s'être échouée sur son lit de calcaire à soixante-dix kilomètres au large de la côte nord du golfe du Saint-Laurent. Longue de deux cent vingt-six kilomètres et large de cinquante-sept (au maximum), elle est plus étendue que la Corse et cependant presque inhabitée. Donald Mac Kay en raconte l'histoire dans

son livre *Anticosti, le Paradis retrouvé*. Tout commence avec Jacques Cartier qui, passant le long de ses côtes, prend ses tourbières pour des prairies et jette les premières bases de la légende : l'île va devenir pour trois siècles l'Eldorado de nombreux apprentis colonisateurs



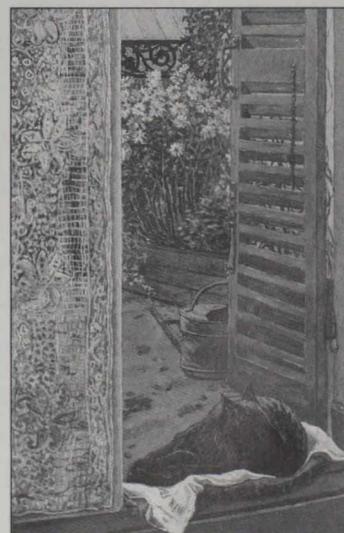
Sur l'île d'Anticosti (Québec).

qui rêveront de la transformer en pays de cocagne, terre d'agriculture et d'industries qu'elle ne sera jamais. Tous avaient oublié qu'Anticosti est une terre septentrionale, aux hivers longs et rigoureux, que son sol est pauvre et que seuls y prospèrent le saumon, la truite, le renard et autres gibiers. Du premier propriétaire, le sieur de Jolliet, au dix-septième siècle, au milliardaire français Menier, les désillusions seront grandes. Aujourd'hui parc provincial, l'île est bien un paradis, mais pour les amoureux de la nature et les sportifs. Elle reste pour les vieux habitants de l'Est canadien une zone de récifs où les naufrages ont été fréquents (plus de quatre cents au siècle dernier) et où certains colons ont été bien mystérieux, comme Gamache, sorcier qui, dit-on, déjeunait avec le diable. *Donald Mac Kay, Anticosti, le paradis retrouvé, adapté de l'anglais par Willie Chevalier, 176 pages, Editions la Presse, Montréal (distribué par l'Agence centrale du livre, Paris).*

ARTS

■ **Marcelle Maltais.** Hydra, le canal Saint-Martin à Paris, une forêt québécoise, une jeune femme dans un jardin : peintre abstrait très tôt reconnu (c'était il y a vingt ans, elle en avait

vingt-cinq), cette artiste a choisi dès 1968 l'art figuratif et pris le chemin des grands maîtres, les grands magiciens de la couleur. Ses tableaux sont fixes, immobiles, souvent vides de personnages, mais peuplés d'objets chers à la peinture flamande, comme ces cruches de tout volume sur lesquelles se jouent les rayons du soleil. Les êtres, elle les montre en attente, assis à une table ou postés près d'une fenêtre. Le chat lui-même est calme et se repose, justifiant le titre souvent donné par l'artiste à ses tableaux, *Vie tranquille*. Oeuvres paisibles, nimbées d'une lumière très étudiée qui est le véritable maître de l'art de cette femme exigeante, toujours en évolution. « Je ne



Marcelle Maltais
Coco Chanel à la fenêtre.

peins pas ce toit, cet arbre, cette pierre, je peins la lumière sur ce toit, sur cet arbre, sur cette pierre» disait-elle dans une interview. Elle a poursuivi dans cette voie. Chose surprenante chez une telle amoureuse du soleil et de la clarté, ses teintes ne sont pas primaires, ni même vives, mais assourdies. Ses roses-rouges sont délicates, un peu terreux ; ses bleus souvent turquoises ; ses blancs nacrés, et seuls ses jaunes éclatent de bonne humeur. Il se dégage de son travail une douce mélancolie, une atmosphère de fin d'après-midi trop chaude, quand hommes et bêtes restent figés dans la torpeur. *Vu à la galerie de la délégation générale du Québec, Paris.*